

VERS TOI *e* TERRE PROMISE TRAGÉDIE DENTAIRE

de Jean-Claude Grumberg
mise en scène Charles Tordjman



Célestins

THÉÂTRE DE LYON



VERS TOI TERRE PROMISE TRAGÉDIE DENTAIRE

de Jean-Claude Grumberg
mise en scène Charles Tordjman

Avec

Charles Spodek - **Philippe Fretun**
L'autre homme, le Chœur - **Antoine Mathieu**
L'autre femme, le Chœur - **Clotilde Mollet**
Clara Spodek - **Christine Murillo**

Collaboration artistique - Zohar Wexler
Scénographie - Vincent Tordjman
Assistant à la scénographie - Erwan Mével
Lumières - Christian Pinaud
Costumes - Cidalia Da Costa
Musique - Vicnet
Maquillage - Cécile Kretschmar
Régie générale - Frédéric Stengel
Régie lumières - Sébastien Rébois
Régie son - Clément Lardé
Construction du décor - Ateliers Marigny

**Rencontre avec l'équipe artistique
à l'issue de la représentation
mercredi 4 février 2009**

Créé le 14 novembre 2008 au Théâtre du Jeu de paume, Aix-en-Provence
Production : Théâtre de la Manufacture - Centre Dramatique National, Nancy Lorraine
Coproduction : Théâtre du Jeu de paume, Aix-en-Provence - Grand Théâtre de Luxembourg -
Théâtre du Rond-Point, Paris
Avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah
Cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du fonds SACD.
Avec le soutien du Théâtre de la Commune - Centre Dramatique National d'Aubervilliers
Production réalisée dans le cadre d'un accord de coopération avec le Théâtre Cameri de Tel Aviv
Le texte est édité chez Actes Sud-Papiers.



Représentations
du 28 janvier au 7 février
Horaires : 20h - dim 16h
Relâche : lun
Durée : 1h30

 **Boucles magnétiques**
Afin de faciliter l'écoute et le confort
de tous, des boucles magnétiques
et des casques sont mis à disposition
du public pour chaque représentation.

Bar L'Étourdi
Pour un verre, une restauration
légère et des rencontres
impromptues avec les artistes,
le bar vous accueille avant
et après la représentation.

Point librairie
Les textes de notre programmation
vous sont proposés
tout au long de la saison.
En partenariat avec la librairie Passages.

Mes voyages en Israël ont d'abord été imaginaires. Le premier est celui de cet oncle qui me raconte avoir été à pied du Maroc en Israël. Je l'ai cru. En me racontant cette histoire, (je dois avoir sept ou huit ans) il exhibe un tambour sur lequel il a fabriqué lui-même avec la peau d'un mouton qu'il aurait ramenée de là-bas. La scène se passe au Maroc sur la terrasse de la maison où j'habite. Allez savoir pourquoi Israël ressemble alors pour moi au Maroc.

Second voyage. J'ai onze ou douze ans, mon père lit le soir de la Pâque juive (Pessa'h) un long texte qui raconte la sortie d'Égypte. Il lit cela en hébreu et cela me semble durer toute la nuit. Je ne comprends pas l'hébreu bien que je sache le lire. J'aime lire sans comprendre même si bien sûr j'accompagne ma lecture de la traduction française. Le voyage de Moïse dans le désert dure quarante ans. Du ciel Dieu envoie la Manne, une nourriture au goût de miel. Le pays vers lequel lui et son peuple se dirigent est celui du lait et du miel. Comment ne pas rêver de ce pays ?

Troisième voyage. Toujours aussi imaginaire, c'est celui que je fais bien plus tard dans les années soixante. En France, je rêve de Kibboutz, de ces endroits où l'argent n'existe pas, où tout est partagé, où tout est collectif. L'égoïsme disparu, il reste l'humanité en partage. C'est un pays où les hommes ne portent pas de cravates, et font pousser de l'herbe verte dans les déserts.

Quatrième voyage. C'est en 1967 ; la guerre des six jours. J'ai maintenant là-bas de la famille ; mes grands-parents et des oncles et tantes et des cousins. Ils sont militaires ou civils. Ils me disent qu'Israël est mon pays. J'hésite à le croire. Et pourtant je me vois les armes à la main vouloir mener un combat passionnel. Je n'irai toujours pas, ce combat restera imaginaire.

Je ferai plus tard de vrais voyages pour aller y voir ma sœur, ma famille. Tout est très compliqué. Je ne veux ni accuser, ni dénoncer. Bien sûr je ne peux que rêver de paix.

À Naplouse je vais au marché pour acheter du pain. Je retrouve mon arabe du Maroc. On me répond en anglais. Je veux aller sur le tombeau présumé de Moïse. Impossible.

À la Mer Morte je découvre une plage pour les israéliens et une autre pour les palestiniens.

À Jéricho un enfant palestinien avec qui je visite une très ancienne synagogue.

Il veut m'échanger un oiseau contre un stylo.

Et bien sûr on rêve alors de paix et on se dit que la vie doit être bien difficile ici.

Plus tard, je reviendrai pour y voir le théâtre qui se fait ici. Je découvre une incroyable liberté de ton, une critique parfois très violente des positions et choix du gouvernement.

C'est pendant un de ces voyages que je lis un texte de Jean-Claude Grumberg (merci à Paul qui anime la Fondation Beaumarchais de me l'avoir mis sous les yeux et de m'avoir fait rencontrer Jean-Claude).

Le texte *Vers toi terre promise - tragédie dentaire* me touche énormément.

Le titre m'inquiète un peu. Mais *tragédie dentaire*, le sous-titre me rassure.

Un couple à la sortie de la shoah « perd » ses deux filles, l'une à Auschwitz, l'autre devenue carmélite. Le couple perd son cabinet dentaire réquisitionné par un bon français. Le couple est laïc et pourtant le voilà prêt après bien des déceptions et bien des rages à vouloir quitter la France pour aller – pourquoi pas ? – en Israël. Sans grande envie, ils quitteront leur impossibilité à vivre, en France, leurs deuils pour la terre promise.

Que vont-ils trouver là-bas ? Le lait et le miel ?

On entendra surtout le mélange complexe de ce chant chrétien *Vers toi terre promise* chanté par des carmélites qui croise un chant « hassidique juif » auquel se mêle de plus en plus fort le chant du Muezin.

Où est-on chez soi ? Où est-ce chez soi vraiment ?

Vraiment rien n'est simple...

Charles Tordjman



ENTRETIEN AVEC JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Pourquoi ce sous-titre Tragédie dentaire ?

Une tragédie qui se passe chez les dentistes. En général, les dentistes ne sont pas des personnages tragiques. On pourrait dire aussi : une tragédie des petites gens. Il y a un trône, il y a même une lutte pour conserver le trône. Il y a des problèmes de pouvoir, il y a l'exil, la perte des enfants, un cœur, tous les ingrédients d'une tragédie. En même temps, elle est dentaire car elle est située dans un climat, avec des clients, un métier qui n'est pas sympathique. Je ne savais pas que je l'appellerais *Tragédie dentaire* en l'écrivant. *Vers toi terre promise*, c'est également le titre du cantique chrétien qui est pris comme une autre ironie. [...] Un titre doublement ironique mais qui dans le même temps peut être pris comme une œuvre d'espoir. On peut le dire aussi puisqu'ils partent, en fin de compte...

Est-ce vraiment d'espoir qu'ils s'agit lorsqu'ils partent ? L'appel du muezzin qui les accueille depuis les côtes d'Israël n'est pas forcément...

De toute façon, ils fuient quelque chose. C'est le sens de l'exil. Ils n'ont plus leur place, ne peuvent plus tenir leur rôle, n'ont plus de raison de se battre pour reconquérir quelque chose... Donc ils partent. Et ils partent vers un endroit où tout semble leur dire que là-bas, c'est leur place.

Lui semble moins y croire qu'elle...

Oui, mais il ne croit pas non plus au reste...

« Il croit qu'il ne croit pas », dit le dentiste. Est-ce également ironique ?

C'est ironique parce qu'on est tous piégés dans un discours... qu'on le veuille ou non, on se définit par rapport au religieux. À n'importe quel moment quelqu'un peut nous éliminer de la discussion en disant : « *Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous ne croyez pas* ». Et nous, nous ne pouvons pas leur dire : « *Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous croyez* »... En même temps, tout ça n'était pas prémédité. C'est vraiment un souvenir d'enfance. C'est ce souvenir d'enfance qui peu à peu a pris sa place dans d'autres souvenirs, dans d'autres personnages. Je l'ai cité dans *Mon père. Inventaire* où je faisais un petit récapitulatif de l'histoire telle que je la voyais.

Le personnage de l'enfant dans la pièce, c'est un peu l'auteur, c'est un peu vous ?

Non, non, c'est tout à fait moi dans cette pièce. Je le déclare, d'ailleurs : « Je suis l'acteur qui joue l'auteur... ».

Après la publication de *Mon père. Inventaire*, il y a des gens

qui m'ont appelé et qui m'ont raconté la vraie histoire de cette sœur qui a eu une vie magnifique. Petit à petit j'ai appris la vraie histoire des parents qui n'est pas comme celle que je raconte. Eux ont été sauvés avec leur fille par les sœurs de Sion, à Grenoble. Donc, bien que j'aie eu d'autres informations, j'ai voulu rester sur le souvenir d'enfance, c'est-à-dire sur ce que je projetais, moi, sur cette histoire... C'est pour ça que j'ai changé les noms, les lieux... En même temps, les filles de dentistes dont la sœur a été déportée et dont les parents sont partis en Israël, il n'y en a pas trente-six, donc cette dame peut encore se reconnaître...

On m'a proposé de la raconter... Je n'ai pas voulu... Pour ne pas, justement, être pris par la vérité historique. Je préfère rester sur ce que l'enfant imagine...

Avez-vous un secret d'écriture ? On est ému à la lecture de la pièce. Il est plutôt rare d'être ému dans la littérature théâtrale contemporaine.

En fait, ça dépend de ce que les gens cherchent. Je pense que pendant très longtemps, l'émotion a été quasiment interdite au théâtre. J'ai connu le moment où le rire était interdit. Enfin, interdit... Il était l'objet de soupçon. Je pense que l'émotion, aujourd'hui, est l'objet de soupçon. Alors effectivement, avec cette démarche-là, on ne peut pas trouver beaucoup de textes...

[...] Moi, je me suis engagé très tôt dans une description du monde juif que j'ai connu, qui a disparu, qui n'existe plus sous cette forme-là... Et que je n'ai même pas réellement connu. Entre *Dreyfus* qui se passe en Pologne, *L'Atelier* qui se passait après-guerre... On peut dire que *Vers toi...*, c'est une sorte de sœur de *L'Atelier* puisque le personnage de ma mère était dans *L'Atelier*. C'est elle, la mère de l'auteur, qui vient et qui est en relation avec ce couple de dentistes. Ça, c'est tout à fait vrai. Je revois encore ma mère et la dentiste se tenir les bras, puis s'essuyer les yeux, lever les bras et puis sécher vite leurs larmes en se faisant un signe qu'elles ne parlaient de rien, qu'elles ne disaient rien lorsque le dentiste paraissait. Ces choses ont dû me parler, tout à fait à mon insu parce qu'on ne fréquentait pas de parents de déportés. On avait, en face de la cour de chez nous, un couple, j'en parle aussi dans *Mon père. Inventaire*, qui ne se parlait plus. L'un parce qu'il était communiste, l'autre parce qu'elle était sioniste.

En fait, ils ne se parlaient plus depuis que leur fille avait été déportée. Eux étaient survivants, ils n'avaient pas été pris et ma mère me disait : « Ils n'ont pas de sujet de conversation ». On les croisait, mais je n'avais pas l'occasion d'entrer chez eux, donc on n'en fréquentait pas... Ensuite, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer dans les ateliers mais en fin de compte, c'était quelque chose, à la fois de très proche et d'aussi éloigné de nous que pour le reste des habitants de la planète.

Propos recueillis par François Rodinson

« Dans les années 50, je fréquentais assidûment un dentiste près de la gare de l'Est, nombre de mes dents étant cariées. La Commission aura-t-elle l'obligeance d'établir une relation entre l'état lamentable de mes dents, mon rachitisme, ma grande myopie, mes pieds plats et plus tard mon éjaculation précoce, et les législations antisémites ? Ce dentiste donc terrorisait l'enfant facilement terrorisable que j'étais. Il était doté d'un pessimisme outrancier. Il déclara même à ma mère, qui me le répéta, qu'à vingt ans je n'aurais plus une dent dans la bouche. De plus, à chaque fois qu'il s'approchait, ne fût-ce que pour exécuter un geste presque totalement anodin, il mordillait frénétiquement sa lèvre inférieure en proie à un profond et incurable souci.

Plusieurs fois, je fis part à ma mère de mon désir de changer de dentiste, toujours elle hochait la tête, et lâchait dans un soupir : « *C'est un homme qui a tellement souffert !* »

Un jour, excédé par les mordillements de l'un et les soupirs dilatoires de l'autre, sachant qu'à part elle-même, ma mère, tout le monde avait tellement souffert pendant la guerre, j'exigeais qu'elle me dise en quoi ce dentiste pessimiste avait eu à souffrir plus qu'elle. Voilà le court récit que ma mère me fit.

Cet homme avait au début de la guerre deux filles. L'une fut raflée et déportée, l'autre fut placée par ce dentiste et sa femme dans un couvent.

La guerre finie, le couple se retrouvant sain et sauf, tout en attendant et en espérant le retour de leur fille déportée, revint au couvent où ils avaient laissé leur autre fille. Elle n'était plus là. Un autre couvent l'aurait accueillie. Bref de couvent en couvent, au fil des ans, leur obstination finit par tomber sur le bon couvent. Là, la mère supérieure les reçut et leur dit qu'elle leur transmettrait leur demande de visite à la sœur Marie-Caroline. Quelques temps après, ils obtinrent une réponse définitive : sœur Marie-Caroline, venant de prononcer ses vœux et se destinant au silence, ne souhaitait pas les recevoir.

J'imagine que c'est alors que le pessimisme du dentiste devint obsessionnel.

Pour vous la faire courte, ils ne revirent jamais ni l'une ni l'autre de leurs filles, sans pouvoir faire leur deuil ni de l'une ou de l'autre. Enfin, convaincus après des années de lutte qu'ils n'obtiendraient plus jamais rien de cette Marie-Caroline qui leur était d'ailleurs totalement étrangère – leur fille s'appelant sans doute Rosette ou Rebecca –, le dentiste céda son cabinet à une jeune dentiste à la poitrine opulente et qui venait du Maroc, chez qui je me rendis avec une certaine forme d'excitation juvénile. Elle sauva mes dents, momentanément du moins, et les parents de sœur Marie-Caroline émigrèrent définitivement en Israël.



Au fait, combien le dentiste pourra-t-il réclamer à la Commission ? La femme du dentiste a-t-elle droit à plus ou moins que son mari ? Sœur Marie-Caroline qui, elle, a sans doute l'avantage d'être la seule survivante de la famille, a-t-elle été rattrapée par son histoire, par la douleur, par le deuil ? Le devoir de mémoire si largement promu a-t-il aujourd'hui rejoint la religieuse dans sa retraite ? Lit-elle *Le Monde* elle aussi entre deux missels, ou deux services, ou deux piqûres ?

Enfin à quoi Marie-Caroline peut-elle légitimement prétendre ? Quelle réparation pour sa vie de fille juive volée, pour sa virginité à jamais offerte à la croix de Jésus, pour sa cruelle, maudite, ignoble indifférence à l'égard du dentiste tiqueur et de sa pauvre femme ?

À combien chiffre-t-on la trahison, la négation, l'oubli de sa sœur, tondue, elle aussi livrée sans doute vierge, n'ayant jamais eu le temps ni de vivre ni de contempler quoi que ce soit, à une mort ignominieuse ?

Marie-Caroline, si par extraordinaire tu lis ces lignes, demande-leur le maximum ! Ne mégote pas ! N'oublie pas que tout au fond de toi gît une juive rapace, avide, prêteuse sur gage dans l'âme. Tu as suffisamment expié les péchés de ta race. Prends le pognon, éclate-toi une bonne fois !

Pardon, pardon Marie-Caroline de traiter ainsi avec dérision ton destin. Peut-être as-tu trouvé la seule manière digne de survivre à ta sœur, recluse, vouée au silence, à la prière, au rachat de tous les péchés du monde. Peut-être était-ce le seul endroit où la barbarie ne pouvait pénétrer grâce à la ferveur des sœurs et surtout aux hauts murs qui traditionnellement cernent ces couvents ? Peut-être devais-tu impérativement empêcher le mordilleur de lèvre inférieur et sa triste femme son ombre – ta mère – de pénétrer dans ton sanctuaire et de risquer d'y introduire ne fût-ce que l'écho du crime commis universellement. Voilà, c'est comme ça, on veut raconter vite fait bien fait une petite histoire d'arracheur de dents et on se retrouve en pleine imprécation devant les murs de Jéricho. »

JEAN-CLAUDE GRUMBERG

AUTEUR

Jean-Claude Grumberg est né en 1939. Son père meurt en déportation. Il exerce différents métiers, dont celui de tailleur, avant d'entrer comme comédien dans la compagnie Jacques Fabbri.

Il est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre. Il aborde l'écriture théâtrale en 1968 avec *Demain une fenêtre sur rue*, puis ce sera *Mathieu Legros*, *Chez Pierrot*, *Michu*, *Rixe*. *Amorphe d'Ottenburg* appartient à cette époque. Ensuite, mis à part *En r'venant d'expo* qui raconte le destin d'une famille de comiques troupiers à la Belle Époque, le théâtre de Jean-Claude Grumberg entreprend de mettre en scène notre histoire et sa violence. Avec *Dreyfus* (1974), *L'Atelier* (1979) et *Zone libre* (1990), il compose une trilogie sur le thème de l'occupation et du génocide.

Au cinéma, il est scénariste de *Les Années sandwiches*, coscénariste avec François Truffaut pour *le Dernier Métro*, *la Petite Apocalypse* de Costa Gavras, *le Plus Beau Pays du monde* de Marcel Bluwal (1999), *Faits d'hiver* de Robert Enrico (1999). Pour la télévision, il écrit les scénarii de *Thérèse Humbert*, *Music Hall*, *Les Lendemain qui chantent* et *93 rue Lauriston*.

Jean-Claude Grumberg est l'un des seuls auteurs dramatiques contemporains français vivants à être étudié en collège (avec notamment *L'Atelier*).

Il est également depuis 1999 l'auteur de nombreuses pièces pour la jeunesse. Il a reçu le Grand Prix de l'Académie française, le Grand Prix de la SACD (Société des Acteurs Compositeurs Dramatiques) pour l'ensemble de son œuvre, le prix de littérature de la ville de Paris et de nombreux Molières et César.

CHARLES TORDJMAN

METTEUR EN SCÈNE

Charles Tordjman dirige le Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique National Nancy Lorraine depuis le 1^{er} janvier 1992. Il a toujours montré dans son itinéraire artistique un attachement particulier à l'écriture d'aujourd'hui en travaillant avec des auteurs vivants. Il a notamment passé commande de plusieurs textes à Tahar Ben Jelloun, Bernard Noël, Serge Valletti, François Bon... Il a monté également, entre autres, *L'Opéra de quat'sous* de Bertold Brecht et Kurt Weill (1995), *Le Misanthrope* de Molière (1997), *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov (2001) et *Je poussais donc le temps avec l'épaule Temps 1 et Temps 2* de Marcel Proust (2001 et 2004). Avec François Bon, il a notamment mis en scène *Vie de Myriam C.* (CDN Nancy Lorraine et Théâtre National de Chaillot, 1998), *Quatre avec le mort* (Comédie-Française, 2002) et *Daewoo* (festival d'Avignon, 2004). *Daewoo* a depuis reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région ainsi que le Prix de la critique, décerné par le Syndicat Français de la critique théâtre-musique-danse au titre du meilleur spectacle de la saison. En 2004, il met en scène *Der Kaiser von Atlantis*, un opéra de Viktor Ullmann produit par l'Opéra National de Lorraine. En novembre 2005, il a créé *Éloge de la faiblesse* d'Alexandre Jollien, au théâtre Le Poche de Genève produit par le Théâtre E.T.E. Vidy-Lausanne. Il a également créé *Anna et Gramsci*, adaptation du *Syndrome de Gramsci* et *La langue d'Anna*, de Bernard Noël, au Théâtre National de Chaillot en avril 2006. En janvier 2008, il présente *Slogans* de Maria Soudaïeva et Antoine Volodine, au théâtre Vidy-Lausanne. En 2009, après *Vers toi Terre promise, tragédie dentaire* de Jean-Claude Grumberg, il mettra en scène *Le Tribun*, un opéra de Mauricio Kagel, produit par l'Opéra National de Lorraine. À l'automne 2009, il mettra en scène *La Fabbrica*, d'Ascanio Celestini, avec Serge Maggiani, Agnès Sourdillon et Giovanna Marini, et en 2010, l'opéra *Fleurs dans le miroir*, avec la troupe de l'opéra de Chengdu de la province du Sichuan.



GRANDE SALLE

MUSIQUE
AU
THÉÂTRE

Dimanche 15 février 2009

PEER GYNT

Edvard Grieg / Henrik Ibsen
Direction musicale Fabrice Pierre
Musiciens de l'Orchestre National de Lyon
Mise en espace Angélique Clairand
Récitant Didier Sandre

Horaires : 11h et 16h



Du 24 février au 1^{er} mars 2009

LE JOUR SE LÈVE, LÉOPOLD !

Serge Valletti / Michel Didym

Du mardi au samedi à 20h - dimanche à 16h

CÉLESTINE



Du 23 janvier au 6 février 2009

LA BÊTE À DEUX DOS OU LE COACHING AMOUREUX

Yannick Jaulin / Angélique Clairand

Du mardi au samedi à 20h30 - dimanche à 16h30

Relâche : lun et dim 25 janv

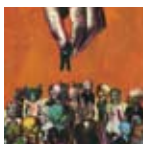
Les pourparlers des Célestins

Tomber amoureux naturellement : un mythe ?

Animé par Catherine Nicolas,
dramaturge et maître de conférences

lundi 2 février à 18h30

Entrée libre



Du 25 février au 7 mars 2009

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS

Bertolt Brecht / Kurt Weill
Mise en scène Johanny Bert

Du mardi au samedi à 20h30 - dimanche à 16h30

Relâche : lundi

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

04 72 77 40 00

Toute l'actualité du Théâtre

en vous abonnant à notre newsletter

www.celestins-lyon.org